



Coronavirus : la cantine scolaire, lieu le plus propice aux contaminations

En primaire comme au secondaire, le temps de restauration a obligé les chefs d'établissement à faire preuve de créativité pour maîtriser les risques de transmission du virus. Certains parlent d'« équation difficile à résoudre », d'autres évoquent « un moment où il faut être plus vigilant » : le temps de restauration dans les établissements scolaires est devenu l'un des nombreux casse-tête auxquels doivent faire face les chefs d'établissement en cette rentrée perturbée par l'épidémie de Covid-19. Le problème se pose différemment dans les écoles primaires, où les élèves ne portent jamais de masque mais redoublent de postillons et de contacts devant leurs assiettes, et dans les collèges, où le port du masque obligatoire ne résiste pas à l'appel du ventre. Mais dans les deux cas, « la cantine, c'est le moment le plus fragile », reconnaît Bruno Bobkiewicz, secrétaire national du Syndicat national des personnels de direction de l'éducation nationale (Snpsden) et proviseur de la cité scolaire Hector-Berlioz, à Vincennes (Val-de-Marne).

En effet, comment mettre en œuvre les protocoles élaborés par les autorités sanitaires tout en maintenant ce temps de restauration favorisant la promiscuité ? Dans chaque établissement, il a fallu trouver des solutions et s'adapter aux locaux disponibles avec une priorité : éviter le brassage des élèves. Tout en promouvant les gestes barrières habituels, et l'hygiène des mains.

Dans l'académie de Lyon, la plupart des établissements organisent plusieurs services et étirent la pause de 11 heures à 14 heures. Au collège La Tourette (à Lyon), comme dans beaucoup d'autres, on a par exemple demandé aux parents, sur la base du volontariat, de garder leur enfant à la maison pour le déjeuner. Certains ont fait le choix d'installer des croisillons en plexiglas entre les tables, « mais c'est rare, il y a un minimum de vie en communauté dans les établissements, on ne va pas tous se mettre des combinaisons spatiales », souligne Bruno Bobkiewicz. A Vincennes, il doit gérer 800 demi-pensionnaires dans un petit réfectoire sur un créneau de deux heures. La seule solution a été d'imposer aux élèves de déjeuner exclusivement avec leurs camarades de classe. « Ça permet de retracer très vite les cas contacts, puisque le groupe-cible, c'est la classe uniquement » tous les élèves portant leur masque le reste du temps.

Un enjeu majeur

Au collège Jean-Rostand, dans la région dijonnaise, le principal Emmanuel Masson, secrétaire académique du Snpsden, a dû abandonner la machine biométrique qui reconnaissait le contour de la main des élèves, pour revenir à un système de cartes de cantine plus coûteux et moins fiable puisque « les élèves perdent leur carte ». Au collège Antoine-Guichard, à Veauce (Loire), on mise sur la distanciation physique. L'espace de restauration des professeurs a été grignoté au profit des élèves, mais malgré cela, la cantine est passée de 200 à 150 places, puisque les élèves s'installent en quinconce. A l'entrée et à la sortie du réfectoire, un point de désinfection a été installé, où les élèves ont accès à du gel hydroalcoolique et peuvent changer leur masque. En cas d'oubli d'un masque de rechange, le stock fourni en mai-juin sert encore à dépanner les têtes en l'air.

Malgré toutes ces contraintes, « fermer la cantine, ce serait déplacer le problème », explique Boris Ducray, principal du collège Antoine-Guichard, qui préfère ne pas imaginer les problèmes posés par des pique-niques improvisés dans la cour de récréation. « Pour moi, la cantine, c'est un espace plutôt sécurisé. Le problème, c'est les comportements en dehors du collège », tempère-t-il.

« On ne peut pas imaginer que les enfants rentrent manger à la maison le midi, car pour de nombreuses personnes, la cantine, c'est le seul repas équilibré de la journée », insiste Véronique Hentgen, infectiologue-pédiatre au centre hospitalier de Versailles. Selon elle, il faut suivre les règles de distanciation physique qui sont appliquées depuis le début de la crise à l'hôpital et dont sont dérivés les protocoles sanitaires. L'important est de garder son masque jusqu'à la table, de l'enlever seulement pour manger, le jeter et le remplacer par un autre quand le repas est terminé. Additionnées à une installation en quinconce et à l'aération des espaces de restauration, ces

mesures d'hygiène de base devraient suffire, selon elle.

Dans les écoles primaires, où les enfants ne portent pas de masque, la cantine reste un enjeu majeur. « Les enfants se contaminent plus à la cantine qu'en classe, tout le monde crie, c'est la foire », reconnaît Christophe Batard, pédiatre à Vincennes et membre de l'Association française de pédiatrie ambulatoire. Pour autant, « ce sont les adultes qui contaminent les enfants, pas l'inverse », insiste-t-il. Le danger majeur pour les enfants à l'école viendrait donc d'une contamination par les encadrants, et moins par leurs camarades de classe, même si ce cas de figure ne peut pas être exclu. Charge donc aux communes, qui doivent organiser la restauration des écoles primaires, d'encadrer au mieux ce temps plus sensible.

« Mesures simples et efficaces »

Dans le 13^e arrondissement de Paris, la caisse des écoles a dû s'adapter aux protocoles successifs mis en place depuis mai-juin par l'éducation nationale et la Ville de Paris. Le vrac est désormais banni, et des agents sont chargés de donner pain, assiettes et couverts aux élèves, puisqu'à Paris, 95 % des écoles élémentaires ont des cantines en self-service. Les tables sont désinfectées après le passage des enfants, et les brocs changés, même si « dans le meilleur des mondes, il faudrait désinfecter toutes les chaises et servir les enfants à table », admet Denis Volle-Frontera, responsable qualité école primaire de la caisse des écoles du 13^e arrondissement de Paris.

Aujourd'hui, les salles sont aérées en permanence alors « qu'en temps normal on évite d'ouvrir les fenêtres, car l'air extérieur peut être contaminant pour les aliments ». La gestion de la période hivernale et des températures plus basses reste une inconnue. A la mairie de Paris, on tâche de se préparer à la vague de contaminations que prédisent les épidémiologistes en novembre, et les équipes chargées de l'éducation ont imaginé un scénario où les classes des différentes écoles seraient dispersées dans les locaux pouvant être mis à disposition dans la capitale, comme les gymnases, bibliothèques et conservatoires, afin de « reloger » 90 % des enfants.

« Tout ce qu'on fait, on doit le réinterroger en se demandant si on peut le faire autrement et de manière plus sûre », conclut Emmanuel Masson, admirant l'attitude positive de ses élèves qui réagissent de façon « remarquable » aux nouvelles mesures. « Je sens plus de pessimisme chez les adultes », souligne-t-il. Pour le moment, aussi bien au primaire qu'au secondaire, les chefs d'établissement ont à cœur de maintenir une vie sociale la moins anxiogène possible pour les élèves. « Ma préconisation aux collègues, c'est de prendre des mesures simples et efficaces, pas d'usine à gaz qui complique la vie de tout le monde, tout en préservant le principe de précaution », veut rassurer Bruno Bobkiewicz. Car personnels de l'éducation comme pédiatres s'accordent à dire que le virus s'installe et qu'« on en prend pour un moment »

Notre sélection d'articles sur le coronavirus

Retrouvez tous nos articles sur le coronavirus dans notre rubrique

Sur l'épidémie

Et aussi :

Delphine Roucaute